

## Profils de fantômes

Philippe Soupault, *Eugène Labiche*, Mercure de France, 1964, 219 p.

Louis-Ferdinand Céline, *Écrits polémiques*, édition critique établie, présentée et annotée par Régis Tettamanzi, Éditions 8, 2012, 982 p.

Pascal Mérigeau, *Jean Renoir*, Flammarion, 2012, 1102 p.

Robert Lévesque

---

Numéro 299, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Lévesque, R. (2013). Profils de fantômes / Philippe Soupault, *Eugène Labiche*, Mercure de France, 1964, 219 p. / Louis-Ferdinand Céline, *Écrits polémiques*, édition critique établie, présentée et annotée par Régis Tettamanzi, Éditions 8, 2012, 982 p. / Pascal Mérigeau, *Jean Renoir*, Flammarion, 2012, 1102 p. *Liberté*, (299), 65–67.

LE LECTEUR IMPUNI

# PROFILS DE FANTÔMES

Soupault fait le trottoir,  
Céline vocifère et Labiche encaisse.

ROBERT LÉVESQUE

**J**E DÉAMBULAIS avenue du Mont-Royal un samedi d'été, la circulation automobile interdite, des étalages de marchandise en solde installés au bord des trottoirs : fringues, godasses, cadrans et calendriers, tapis de souris... et des pelles à gâteaux ! Puis, côté nord, entre les rues Saint-André et Pontiac, des livres, le tout-venant des best-sellers spéculatifs, l'à tout-va des manuels pratiques, le clinquant de la psycho-pop et le médium saignant du polar, des invendus d'*has-been*, les recettes de Juliette Huot et, soudain, cordés comme des sardines, j'aperçois dans une boîte un dos de couverture qui m'est familier avec les deux fines lignes bleues qui le barrent et le petit casque muni d'ailes dont le Mercure de France a fait son logo : je l'empoigne, je le sors du lot, je le retourne, c'est un Soupault !

En une fraction de seconde (projeté dans une dimension autre que le sol asphalté du Plateau Mont-Royal), j'allais savoir lequel des Soupault du Mercure je me procurais inopinément, lequel des deux Soupault, car le copain d'Apollinaire et le complice de Breton n'a que deux titres chez cet éditeur que Gaston Gallimard racheta en 1957 (maison rue de Condé, fondée en 1890 par Alfred Valette et alors fréquentée par Proust, qui y portait des articles quand il n'était qu'une revue, ce Mercure de Léautaud qui y fut secrétaire de 1908 à 1941) pour en confier le sort à sa bru (Simone Cornu, l'épouse de Claude) qui dirigea cette maison de 1962 jusqu'à sa mort en 1995 (un soir de cet été-là, l'été de Srebrenica, j'étais assis à côté de Simone Gallimard au Théâtre municipal d'Avignon devant *l'Ubu Roi* roumain de Silviu Purcarete; Jean Daniel l'accompagnait et dans mon souvenir, c'est lui qui ne semblait

pas loin de cette mort qui nous attend tous...). Simone Gallimard publia *Profil perdu* en 1963 («Tous les mercredis, au printemps de 1917, Guillaume Apollinaire vers six heures du soir attendait ses amis, au café de Flore, voisin de son logis. Blaise Cendrars "s'amenait" – c'est le moins que l'on puisse dire – régulièrement. Je me souviens des visages de Max Jacob, de Raoul Dufy, de Carco, d'André Breton et de quelques fantômes dont il vaut mieux oublier les noms [...]») et un *Eugène Labiche* en 1964. Pour dix dollars, j'avais – *Achévé d'imprimer le 27 janvier 1964 par l'imprimerie Floch à Mayenne – le Labiche* de Philippe Soupault ! Chouette !

Une petite rareté, dans un stock brut; pour qui ne connaît pas cet ouvrage, une stupéfaction ! Pensez donc, un surréaliste et un vaudevilliste ! Le coauteur des *Champs magnétiques* se penchant sur celui d'*Un monsieur qui prend la mouche*, le poète d'*Il y a un océan* chez le boulevardier de *La Cuvette d'eau* ! Je n'étais pas en mesure de m'énerver, car je savais que Soupault avait écrit en 1944 et publié en 1945 aux éditions du Sagittaire (la maison mère du surréalisme) un essai sur le fabricant français du *Chapeau de paille d'Italie* et que le Mercure l'avait repris en 1964; ma surprise était d'avoir la chose en mains, jaunie, massicotée, *Eugène Labiche, sa vie, son œuvre*, un exemplaire dans lequel le propriétaire n'avait rien écrit, ni son nom ni des notes, ni soulignement ou accolade, intact, pourrait-on dire, et trouvé un demi-siècle après sa parution sur un trottoir de Montréal. Évidemment, vous me direz, l'affaire eût été plus palpitante si j'étais tombé sur l'édition originale de 1945, celle du Sagittaire où Soupault travailla jusqu'à la fin des années vingt, époque où Breton le vira de son Vatican en même temps qu'Artaud et Vitrac

parce que ces messieurs accordaient une trop grande valeur à l'activité littéraire... mais ceci est l'une des fables de la rue Fontaine... Et le Sagittaire s'éteignait en 1979, au moment où Raphaël Sorin et Gérard Guégan, des gars épantés et toujours actifs, commençaient à y publier les premières traductions de Bukowski...

Son Labiche, Soupault l'avait accroché en queue de train d'une série d'essais sur différents bonshommes qui tâtèrent du XIX<sup>e</sup> siècle : Blake, Apollinaire, Lautréamont, Baudelaire. Il l'écrivit de retour d'Afrique où il avait réussi à s'évader après six mois de taule pour avoir tenu des propos antifascistes sur les ondes de Radio-Tunis, une antenne qu'il avait créée en 1938. D'Alger il rentra à Paris en passant par les Amériques. Car les Alliés alors allaient libérer

Paris, il y avait des soldats allemands tirés à bout portant qui tombaient dans la rue depuis les toits, des Parisiens résistants de la dernière heure et d'autant revanchards tondaient des *salopes* dans des cours d'immeubles, on fusillait officiellement Brasillach, Hemingway libérait le bar du Ritz *a la cinque de la tarde* et Breton (pape en exil) était au loin, en Gaspésie, ramassant des agates sur la plage de Percé, écrivant *Arcane 17*, en amour avec Elisa Claro, une Chilienne brune qui avait dans l'œil du fatal à la Garbo.

C'est dans ce contexte que Soupault – qui nous étonna

**PHILIPPE SOUPAULT**

*Eugène Labiche,  
Mercure de France,  
1964, 219 p.*

**LOUIS-FERDINAND CÉLINE**

*Écrits polémiques,  
édition critique établie,  
présentée et annotée par  
Régis Tettamanzi,  
Éditions 8, 2012, 982 p.*

**PASCAL MÉRIGEAU**

*Jean Renoir,  
Flammarion, 2012, 1102 p.*

toujours – se consacrait à cerner de près le dramaturge le plus gai du Second Empire et des débuts de la Troisième République, l’auteur de *Si jamais je te pince... !* Bébé «né quarante-trois jours avant Waterloo», qui avait «quinze ans à la bataille d’*Hernani*», précise l’étonnant biographe observant ce bourgeois qui fit profession de ridiculiser la vanité bourgeoise sans trop l’égratigner ni menacer ses assises (sans la férocité folle que Feydeau ajoutera au genre), ce fils de famille heureux de l’être, dont le papa avait fait son beurre avec une fabrique

un jour il se porte candidat à une législative en Seine-et-Oise, mais il oublie de faire campagne; pour unique extravagance il se fera sur le tard gentleman-farmer, préférant la métairie à la bourgeoisie, pour vers la fin de sa vie considérer sans regrets ni remords que son œuvre est inachevée... et que ça ne lui cause aucun problème au coucher.

Parmi les propriétés de Labiche, il y avait celles de Meudon. Sur un domaine qui aurait appartenu au duc de Bassano, secrétaire de Napoléon, l’auteur de *La Cagnotte* avait acheté quatre

**Dans *Moi*, il y a une réplique qu’à la lecture je n’allais plus oublier, lorsque Labiche fait dire à l’un de ses personnages :  
« Un égoïste ? C’est quelqu’un qui ne pense pas à moi. »**

de «sirop et glucose de fécule», tandis que lui, célébré mais modeste, sans scandales à ses basques ni dettes à la banque, fera le sien en multipliant les achats de maisons pour faire quelque chose de son argent mais n’en habitera que deux, un vaste étage rue Caumartin au numéro 67 et une propriété de neuf cents hectares en Sologne achetée à trente-sept ans (il y meurt en 1888, n’écrivant plus depuis douze ans : «Labiche ne voulait plus que l’on parlât de lui. Il gérait ses terres que ses droits d’auteur lui permettaient d’agrandir.»)...

Cette biographie est atypique. Soupault y traite Labiche comme si cette machine à coudre (des comédies) rencontrait son parapluie fiscal sur une table de dissection. La rencontre fortuite était plutôt celle de Philippe S. et d’Eugène L., un rendez-vous qu’en réalité personne ne pouvait imaginer. C’est ce qui rend ce livre unique au sujet du boulevardier de *Moi*, cette pièce sur l’égoïsme qui marqua, pour l’habitué du Palais-Royal, son entrée à la Comédie-Française, en mars 1864 (sa prise au sérieux, donc, mais la première réplique de *Moi* – «Le calorifère est allumé?» – fit en sorte que la critique se fit froide et Sainte-Beuve railla cette entreprise d’*honnester ses pièces*). Dans *Moi*, il y a une réplique qu’à la lecture je n’allais plus oublier, lorsque Labiche fait dire à l’un de ses personnages : «Un égoïste ? C’est quelqu’un qui ne pense pas à moi.»

Labiche était la modestie même selon Soupault. C’était romancier qu’il voulait devenir mais il sut se rendre compte qu’il ne fallait pas insister. Mari fidèle, père aimant, il sortait peu, se tenant à l’écart des controverses; pas le genre à porter une perruque verte comme Baudelaire ou à collectionner les os de chouettes comme Jarry, non, bourgeois pour bourgeois (comme on dit écrivain pour écrivain), il imaginait des situations loufoques pour faire rire les siens des siens, et vice versa, et il était surpris de réussir; il amassait de l’argent, se croyant toujours en apprentissage, et voilà qu’on le faisait académicien;

pavillons identiques construits au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1951, la Seconde Guerre mondiale étant passée par là (lors du bombardement des usines Renault), ils étaient abandonnés et décrépits et c’est l’un d’eux, celui du 25 ter, route des Gardes, que Lucette Almanzor et Louis-Ferdinand Céline achetèrent au retour de leur exil danois. Voilà encore un lien étonnant, au-delà des genres et des époques, cette fois-ci entre l’auteur du *Voyage de monsieur Perrichon* et celui du *Voyage au bout de la nuit*...

Veuve vestale, Lucette a eu cent ans dans cette maison le 20 juillet dernier (peut-être sera-t-elle morte quand paraîtra cette chronique). C’est la fameuse villa Maïtou où défilèrent les proches, quelques journalistes et les admirateurs de l’immense écrivain toubib qui y vécut sa dernière décennie, retrouvant le souffle littéraire (la trilogie allemande) avant de perdre le souffle vital en 1961, sachant qu’il entrait dans La Pléiade au prix de mille et une insultes postées à Gaston Gallimard qui n’en demandait pas tant (mais qui s’en ennuyait, selon ses proches, lorsque les missives s’espaçaient).

Le grand irrécupérable, Céline, il a son événement québécois maintenant. Alors que sa veuve résiste, route des Gardes, à la réédition en France des pamphlets d’avant-guerre (un anticommuniste, trois antisémites), un éditeur de la rue des Mélézes à Québec, en *dépôt légal au quatrième trimestre 2012*, a fait imprimer à Montmagny et paraître le tout, pamphlets, présentations et annotations, une édition critique en somme (ce qui sonne drôle... *une édition critique*... d’une telle matière) avec, en cerise sur le brûlot, en guise de «s’cusez-là», le superbe *Hommage à Zola* lu par l’auteur à Sedan en 1933, appuyé au chambranle de la porte («Nous voici parvenus au bout de vingt siècles de haute civilisation et cependant aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité. Je veux dire la société marxiste aussi bien que nos sociétés bourgeoises et fascistes

[...]»), et le savoureusement irrespectueux texte lancé à la gueule de Sartre en 1948, le philosophe du Flore et du Néant ayant osé prétendre que Céline sous l'Occupation était « payé par les nazis », c'est le fameux *À l'agité du bocal*, un bol plein de bonbons acidulés : « le petit bousier », « cette ventouse baveuse », « la bourrique à lunettes », « ces mesquines épaules », « ce faux têtard... », « sorti de mon caca »...

Vous imaginez qu'à travers mes travaux de lecture (en ce moment tout Saul Bellow, les Essais de Montaigne « à sauts et à gambades » et quelques romans de la rentrée – les seuls à signaler : *Rue des voleurs* de Mathias Énard et *Anima* de Wajdi Mouawad chez Actes Sud-Leméac, et le Modiano nouveau, *L'herbe des nuits* fumée d'une traite), j'ai peu de temps pour sauter à fond dans les grands bouillons haineux de celui qui se fit antisémite comme on se déguise un soir d'Halloween et qu'on a bien aiguisé sa fourche de fantôme ; alors je le picore, le Céline des pamphlets, je le becquette comme un dindon sur le fumier (mais quel fumier ! haut de gamme !) et je me suis arrêté à la giclée qu'on trouve dans *Bagatelles pour un massacre* à propos de *La grande illusion* de Renoir (pages 245 à 251 dans les *Écrits polémiques*, dorénavant dite « la brique de Québec »). Sans mentionner le nom du cinéaste (alors qu'il conchie nommément Chaplin et les Marx Brothers), Céline attaque à la hussarde ce chef-d'œuvre qui pour lui est alors

le rencontrer. Il n'osa pas prendre rendez-vous, sachant que l'énergumène ne lui aurait pas ouvert sa porte. Pascal Méri-geau, qui publie une magistrale biographie de Renoir, s'est fait raconter la rencontre par le seul témoin qui y était, le fils de Jean Renoir, Alain, son seul enfant, né en 1921, mort en 2008. Avec ce fils de dix-sept ans à qui il a demandé de l'accompagner, Renoir, qui habite la même rue Lepic que Céline, sait que celui-ci va l'après-midi passer un moment au Moulin de la galette. Ils s'y risquent et Céline est là, en effet, seul dans la grande salle presque vide. Le cinéaste s'approche de lui, se présente et dit tout de go son admiration pour le *Voyage et Mort à crédit*, il dit « c'est magistral », il ajoute « c'est majeur » pendant que l'écrivain renaude, maugrée, se met lentement en rage, crache au sol et démarre : « Vous verrez, les Allemands vont venir arranger tout ça, vous aurez le dos au mur, et c'est moi qui commanderai le peloton... », une tirade qui fait reculer le père et le fils qui, sans dire bonjour, se dirigent vers la porte et vont respirer dans la rue, quittant ce Moulin de la galette peint par le paternel, le grand-papa d'Alain...

Quelques jours plus tard, dans la chronique qu'il tient au quotidien communiste *Ce soir*, Jean Renoir allait faire part de l'agacement qu'avait provoqué chez ses amis *Bagatelles pour un massacre* ; « chez ses amis » car lui, avouait-il, avait lâché le livre à la quatrième page. Ce qui ne l'empêcha pas de se

## Le grand irrécupérable, Céline, il a son événement québécois maintenant. Alors que sa veuve résiste à la réédition en France des pamphlets d'avant-guerre, un éditeur de la rue des Mélézes à Québec a fait paraître le tout.

un film de « propagande juive catégorique, affirmative, agressive... » ; il rage du succès que remporte ce film « qui fait passer le Juif de son ombre, de son travesti, au premier plan, au plan "sozial" en tant que juif nettement juif. *La Grande illusion* complète admirablement l'exposition juive, la grande Youstricade 37. Avènement du petit Juif au rôle de Messie officiel. Parfaitement millionnaire ce petit Rosenthal... mais parfaitement "populaire"... »

Rosenthal, le banquier joué par Marcel Dalio (né Blauschild). Céline rage de sentir la fraternité célébrée entre ce Youpin (personnage et acteur) et ce métallo bien français, Maréchal, qu'incarne le plus Français moyen des Français de France, Jean Gabin (né Moncorgé).

Or, il se trouve que Renoir est un admirateur de l'œuvre de Céline, opposé à ses idées antisémites développées (que dis-je, dégainées, dégueulées, valsées) dans *Bagatelles* en 1937, mais il respecte le romancier. En janvier 1938, au courant du mépris que Céline exprime au sujet de son film, il souhaite

lancer, toute misogynie bue, dans cette métaphore : « Monsieur Céline me fait beaucoup penser à une dame qui a des difficultés périodiques ; ça lui fait mal au ventre, alors elle crie et elle accuse son mari. La force de ses hurlements et la verdeur de son langage amusent la première fois ; la deuxième, on bâille un peu ; les fois suivantes, on fiche le camp et on la laisse crier toute seule. »

Ces hommes-là, Labiche, Soupault, Céline, Renoir, nos fantômes, ils étaient nés au XIX<sup>e</sup> siècle, Labiche en 1815, Céline et Renoir en 1894, et Soupault tout juste à la fin, en 1897 ; au XXI<sup>e</sup>, on les joue, on les lit, on les revoit, survivent leurs comédies légères, leurs poèmes surréalistes, leurs romans humanistes, leurs films sublimes. Il ne faut pas perdre leurs profils. **L**

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection « Liberté Grande » au Boréal, où est paru en 2011 *Déraillements*, son dernier ouvrage.